

culture

TOUAREGS Le conflit au Mali jette une lumière crue sur la scène du désert, dont Tinariwen est l'emblème.

Musiques dans la tourmente

ELISABETH STOUDEMANN

Infos.
www.re-aktion.com
www.tamashek.net
www.tinariwen.com

« **M**es amis du désert Notre liberté s'en est allée / Unissons-nous / Sinon nous allons tous disparaître. » Ces paroles tirées de la chanson «Imidiwan Win Sahara», sur le dernier album de Tinariwen, résonnent aujourd'hui de façon prémonitrice lorsqu'on regarde la carte du Mali, dont la moitié nord est désormais sous contrôle touareg. En moins de trois mois, le mouvement a pris une ampleur sans précédent, même si – et surtout si – la question touarègue ne date pas d'aujourd'hui.

Comme souvent en Afrique, c'est au moment de la colonisation que les choses se sont gâtées. En imposant son contrôle économique et social, l'occupant a restreint la liberté de mouvement indispensable à la survie des Touaregs. Au moment de la décolonisation, entre les décennies 1950 et 1970, le Sahara est arbitrairement découpé en différents Etats-nations. Les Touaregs, contraints dans leurs déplacements alors que tout leur système social est basé sur le mouvement, mal perçus par les gouvernements des nouveaux Etats – Algérie, Mauritanie, Niger, Mali, Burkina Faso – qui cherchent à tout prix à contrôler leurs frontières, perdent leur liberté de mouvement et donc de commerce, mais aussi leur lien communautaire.

TINARIWEN, LES INSPIRATEURS

Dès lors, ils ne cessent de se rebeller (en 1962-1963, en 1990-1995, en 2006). En 1958, la question d'un Etat touareg est même abordée, mais le projet est tué dans l'œuf. Quant aux rebellions, elles sont pour certaines sévèrement réprimées. D'autres débouchent sur des accords, jamais tenus par le gouvernement malien. La trajectoire du plus emblématique groupe de musique actuelle touareg, Tinariwen, est intimement liée à celle de son peuple. A la fin des années 1970, après une grande sécheresse, apparaît une nouvelle génération, les «Ishumars» (les chômeurs). Ils partent en Lybie, attirés par Kadhafi qui recrute pour son armée. C'est là que, nostalgiques de leur pays, les membres de Tinariwen transpo-



sent sur leurs guitares les rythmes traditionnels, avec des paroles révolutionnaires.

«Jusqu'en 1990, toute la musique de Tinariwen visait à diffuser un message révolutionnaire, un appel à la conscience du peuple touareg», nous expliquait Ibrahim Ag Alhabib il y a quelques années. Une des conséquences de cette prise de conscience fut la reprise des armes par les Touaregs en 1990. Aujourd'hui, Andy Morgan, ancien manager de Tinariwen, qui écrit actuellement un livre sur le groupe, estime que la situation a changé: «Pour moi le discours d'Ibrahim devient toujours plus subtil. Il n'a d'ailleurs jamais été uniquement question de libérer un peuple, mais aussi de libérer son âme. Il se réfère constamment au désert, comme si celui-ci enseignait les comportements appropriés.»

Depuis l'explosion internationale de Tinariwen, d'autres groupes plus jeunes sont apparus. On a assisté à une mode touarègue où «l'homme bleu» a été totalement idéalisé comme un être libre, fier, séducteur, détenteur d'une culture millénaire. Le fantôme du touareg, guerrier sanguinaire ou bandit de grand chemin, réapparaît, auprès des Maliens noirs en premier lieu, mais aussi dans les milieux francophones. Un mythe qui remonte à 1882 lorsqu'une razzia touarègue massacrait la mission Flatters en expédition dans le Sahara. «De la même façon que la Suisse est toujours associée aux banques, au montagne et au chocolat, il est très difficile de sortir le Touareg des ces deux clichés. Le fait que cette rébellion ait lieu après la chute de Kadhafi et que le monde ait compris – à

tort – qu'elle était un cadeau de Kadhafi, a énormément nuit à l'image des Touaregs.»

Tinariwen n'en reste pas moins l'ambassadeur d'un peuple en voie de disparition. En tournée en Europe, il se voit propulsé au cœur de l'actualité politique et obligé de donner à chaque escale son point de vue sur la question. Le bassiste, Eyadou Ag Leche, bombardé porte-parole du groupe, répète à qui veut l'entendre que les Touaregs sont un peuple majoritairement laïc, que la faction islamiste du mouvement n'est qu'une petite minorité. Ibrahim Ag Alhabib, ainsi qu'un autre membre du groupe, ont préféré rester sur le terrain plutôt que de se rendre en Europe. Les autres continuent leur mission et relèvent le défi de tourner sans celui qui est pour beaucoup leur leader. Ils ont rappelé à leurs côtés la chanteuse Mina Wallet Oumar et proposent un nouveau spectacle qui alterne moments très rock et chansons.

LA JEUNE GÉNÉRATION

Si Tinariwen affiche clairement son soutien au MNLA, il n'en va pas de même pour les jeunes groupes qui vivent dans l'inquiétude. Parmi les 200 000 réfugiés, beaucoup de musiciens. Les membres d'un même groupe se retrouvant parfois dans des pays différents ou avec l'un des leurs aux abonnés absents. Les tournées sont compromises, voire annulées.

A Lyon, Sedryk, un passionné de musiques, a créé en 2008 une collection consacrée exclusivement aux musiques touarègues, «Le Chant des Fauves», et un site internet, tamashek.net. Un mois après le début de la rébellion, il a compilé certaines de ces productions sous le titre *Songs for The Desert Refugees*, téléchargeables sur le site de son label Re-aktion, moyennant un don. «L'idée est venue de Tadalat, une formation de jeunes de 20 ans. Tous les groupes ont joué le jeu.» Les dons les plus élevés atteignent 100 euros. Les bénéficiaires de l'opération iront à deux associations [tamashek](http://tamashek.net). Depuis, le label allemand de Tamikrest, Glitterhouse, est entré dans la danse. Avant l'été, une compilation paraîtra avec des inédits de Tinariwen, Tamikrest, Terakaft et d'autres.

GENÈVE Au Muséum, «KK-Zoo» plonge dans le monde insoupçonné des déjections animales.

Voyage au centre du caca

MARIE BEER

Expo.
«KK-Zoo», jusqu'au 21 avril 2013 au Muséum d'histoire naturelle, route de Malagnou 1, Genève. Entrée libre. Possibilités de visites découvertes en famille (priorité aux 6-10 ans). Rens: ville-ge.ch/mhng

Le Muséum d'histoire naturelle de Genève a inauguré mardi sa nouvelle exposition, «KK-Zoo», qui porte un regard original sur un sujet à la fois scientifique et universel: les déjections animales. Le professeur Copros, une sympathique mouche conceptualisée par Florence Marteau, graphiste du Muséum, guide la visite dans cet univers méconnu qui est le sien. Le musée entend attirer un public hétérogène, des plus petits, motivés par leur fascination momentanée pour le caca, aux plus grands, intrigués par un projet scientifique construit sur un tabou.

UN MODE DE COMMUNICATION

L'équipe de Manuel Ruedi, conservateur du département de mammologie et d'ornithologie et commissaire de l'exposition, a conçu un projet vivant et artistique, dont la scénographie séduit. Alors que voit-on au «KK-Zoo»? En premier lieu, comme il se doit dans tout zoo, on y trouve des animaux. Empaillés, certes. Mais ce ne sont pas seulement eux qui sont mis en scène. Ce sont leurs productions, dont l'observation apprend beaucoup à ceux qui acceptent de briser le tabou. Par exemple, que les animaux sociables utilisent leurs déjections pour se renseigner entre eux, en différé, sur leur passage à tel endroit, ou sur la présence d'un danger potentiel. Tandis que les mâles de certaines espèces signalent ainsi qu'ils se sont approprié un territoire, des femelles peuvent informer leurs congénères qu'elles sont à la recherche d'un partenaire. Les crottes des animaux permettent donc, depuis la nuit des temps, un mode de communi-



tion semblable à nos réseaux sociaux, et véhiculent le même type d'informations. Outre la communication, les vertus des crottes sont innombrables. Elles permettent par exemple au casoar, qui englutit les prédateurs dans ses fientes, de protéger ses petits. Celles des fructivores, riches en graines, contribuent à la culture des plantes et alimentent leur propre verger. Quant à nous autres humains, nous exploitons aussi les productions des êtres vivants qui nous entourent. Les Sudistes, par exemple, en ont fait des boulets de canon durant la Guerre de Sécession, tandis qu'au XIX^e siècle, des voyageurs faisaient fortune grâce à la vente du guano comme engrais.

Une seconde salle nous fait entrer au cœur de l'univers scientifique, dans une réplique du laboratoire basé à Lausanne, où le professeur Fumagalli est chargé

d'analyser toutes les crottes qu'il reçoit. L'observation de l'ADN de trois suspects, prélevée sur leurs excréments qui jonchent la scène de crime, va permettre d'identifier le tueur d'un mouton. L'exposition présente les différents appareils utilisés pour l'identification des animaux et la mise en séquences de l'ADN, et propose des activités interactives pour faire participer les visiteurs à l'enquête. Puis on sort du laboratoire et on pénètre dans une bouse géante pour découvrir la vie minuscule mais foisonnante de ses habitants. Il y a les prédateurs, comme les staphylocoques, qui y guettent une proie. Ou les scatophages du fumier – plus communément appelés «mouches à merde» – à la recherche de partenaires, qui pondent directement sur place. On apprend également que des coprolithes fossilisées fournissent de précieuses informations concernant la vie sur Terre il y a 200 millions d'années, ou que certaines plages de sable doivent leur existence aux crottes de poissons.

LE «KK-LOGUE» DE L'EXPO

Comme on le redoutait, l'odorat est sollicité, mais rien de nauséabond: on se projette dans le corps d'une mouche pour ressentir l'effluve agréable que lui procure une bouse fraîchement sortie de l'intestin d'une vache. Une grande vitrine présente une gigantesque collection de crottes zoologiques. On peut, enfin, s'amuser à identifier, par le toucher ou la vue, des imitations de crottes de diverses espèces. Le Muséum propose à la vente un «KK-logue» de l'exposition sous forme d'un jeu de cartes qui permettra aux petits comme aux grands de devenir des experts en la matière, et de remplir le mot croisé à la disposition de chacun. Une exposition ludique et enrichissante.

Photo.
Le professeur Fumagalli doit analyser les crottes qui jonchent une scène de crime...
PHILIPPE WAGNEUR